ACADÉMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE SAVOIE

Séance académique du 18 octobre 2017

Communication de M. François Forray, bibliothécaire-adjoint

ALBERT LONDRES CHRONIQUEUR DE GUERRE SUR LE FRONT ITALIEN

Novembre 1917-Janvier 1918

Un jeune journaliste épris de poésie et de théâtre

Albert Londres est né le premier novembre 1884 à Vichy et il meurt tragiquement en 1932 lors de l'incendie du bateau qui le ramenait d'un grand reportage en Chine au large d'Aden.

Sa famille semble modeste, son père Jean-Marie, d'origine gasconne exerçait la profession de chaudronnier dans le Comminges et sa mère, Florimonde Baratier, était originaire du Bourbonnais. Lorsque le père décède prématurément, la veuve et ses trois enfants s'établissent à Vichy. Albert fait ses études au lycée de Vichy puis il part en 1901 à Lyon pour travailler en tant qu'employé de comptabilité. En 1903, il s'installe à Paris avec la volonté de faire carrière dans les lettres et pour trouver des ressources financières, il rédige des articles pour les journaux de la région lyonnaise. En 1904, il publie son premier recueil de poèmes : *Suivant les heures* suivi de *L'âme qui vibre* en 1905-1907 et de *Lointaine, la marche à l'étoile* édité entre 1908-1910. Il compose une pièce de théâtre : *Gambetta* sur la vie et l'œuvre de l'homme politique, jamais jouée. Il devient correspondant parisien du journal lyonnais *Le Salut Public* en 1910. Cette même année naît sa fille Florise et sa compagne, Marcelle Laforêt, décède un an plus tard.

Sa carrière professionnelle dans le journalisme débute véritablement en 1906, lorsque le journal *Le Matin* lui propose un poste d'échotier auprès des parlementaires du Palais Bourbon. En 1914, lorsque la guerre éclate, Albert Londres réformé pour constitution fragile devient quand même correspondant militaire auprès du Ministère de la guerre pour le journal *Le Matin* puis correspondant de guerre. Son premier reportage couvre le bombardement de Reims, il narre avec une grande émotion l'incendie de la cathédrale le 19 septembre 1914, article publié deux jours plus tard. Albert Londres lassé de la monotonie et des violences des tranchées de Verdun demande à partir avec l'Armée d'Orient où pense-t-il se jouera le sort de la Guerre Mondiale mais la rédaction du *Matin* refuse.

Déterminé à suivre l'Armée d'Orient, il se fait embaucher par le journal le plus lu de cette époque *Le Petit Journal*. C'est un choix étonnant car le quotidien gardait une réputation très antidreyfusarde. Dès 1915, Albert Londres raconte les combats en Serbie, en Grèce et en Turquie. C'est au retour des fronts de l'Armée d'Orient qu'en novembre 1917 Albert Londres commence une série de reportages sur la guerre en Italie.

L'Italie, du désastre de Caporetto à la lionne blessée

L'année 1917 constitue pour l'Italie une année de crise. La guerre est devenue totale et le front intérieur se fissure. Comme le remarquait Paul Hazard, « l'entrée en guerre de l'Italie au côté des Alliés en mai 1915 tenait du miracle » tant le pays se fracturait entre interventionnistes et neutralistes. Face aux violences, aux sacrifices, aux transformations de l'économie et de la société engagée dans une guerre totale, les tensions se renforcent. A Turin, au printemps, les femmes du mouvement *Pane e Pace* manifestent, la répression est terrible puisque l'on dénombre plus de 50 morts. Les pacifistes de l'intérieur sont stigmatisés et contrôlés. C'est dans ce climat de tensions que survient le désastre de Caporetto les 23 et 24 octobre.

Comment expliquer une telle défaite qui permet aux troupes germano-autrichiennes d'occuper tout le nord-est du pays jusqu'aux rives de la Piave ? Ecoutons l'analyse qu'en fait Albert Londres dans sa chronique du 29 novembre 1917 envoyée au *Petit Journal (*cf. l'annexe 1 « L'accueil de l'Italie angoissée aux soldats de France », le 29 novembre 1917).

Son analyse reste très proche des arguments développés par les états- majors tant français qu'italien. La faute revient aux défaillances des civils et non pas aux faiblesses de l'armée. Comme l'écrivait Cadorna dans une lettre du 27 octobre : « Cette grève militaire, cette désertion collective du front est engendrée par l'ennemi de l'intérieur. »

Cette interprétation est largement remise en cause par les historiens contemporains. Caporetto, c'est la fossilisation de l'offensive à l'italienne, de l'attaque frontale prônée par les stratèges du général Cadorna. En fait, l'offensive germano-autrichienne avait été particulièrement bien préparée par le général Otto von Below en formant des commandos très autonomes, en masquant les déplacements des troupes, en lançant des attaques rapides à travers les trous des lignes italiennes. Cadorna n'avait pas de schéma de bataille défensive et surtout il ne disposait pas de réserves sur l'arrière front pour combler les avancées ennemies.

L'arrivée des alliés sur le front italien

Depuis l'été 1917, sous la pression de Llyod George, les alliés avaient institué un état-major intégré. Aussi, il ne faut que quelques jours après Caporetto pour que les troupes alliées parviennent en Italie entre le 28 octobre et le 2 novembre parvenant par Modane et par Nice. L'Italie résiste le long de la Piave. Aux 38 divisions italiennes s'ajoutent 6 divisions françaises, 5 britanniques et quelques détachements américains.

Cette Xe Armée française est commandée par les généraux Duchesne, puis Fayolle, puis Maistre. Elle se compose de 4 divisions d'infanterie et de 2 divisions alpines, la 46e et la 47e. Cette dernière va se battre valeureusement sur le Monte Tomba. Les alliés se rendent vite compte que le sort de la guerre ne se décidera pas en Italie mais en France. Dès la mi-mars l'état-major des alliés décide de transférer les contingents sur le front français et de prélever également des divisions italiennes. Seules restent deux divisions françaises d'infanterie commandées par le général Graziani et deux divisions britanniques. L'armée italienne est réorganisée, dotée d'un nouveau chef, le général B. Diaz et largement réarmée en matériel par les alliés.

Albert Londres se rend sur les deux secteurs à défendre en priorité ; protéger Venise et bloquer une descente ennemie dans la plaine du Po, plus à l'ouest, à la charnière des hautes terres d'Asiago, du Monte Grappa et du Monte Tomba. (cf. les annexes 2 et 3 « Dans Venise menacée, décembre 1917 » et « Le Monte Grappa ou le mont du jour, Front italien 20 décembre 1917 »).

Arrêtons-nous un instant sur la manière de travailler d'Albert Londres et sur son style d'écriture. Bien entendu, il est difficile à un chroniqueur de guerre de faire preuve d'une grande liberté dans l'interprétation des faits de guerre car les services de communication de l'armée souhaitent contrôler l'information. De Venise au lac de Garde, Albert Londres essaye de tout voir, tout regarder et tout transmettre à son journal. Il s'entretient non seulement avec les officiers d'état-major mais aussi directement avec les hommes de troupe, il gagne les zones de combat et il communique librement avec la population. Cette liberté de ton lui coûtera très cher dans sa carrière journalistique à la fin du conflit puisque Georges Clémenceau le fera licencier.

On ne peut qu'admirer le style d'écriture d'Albert Londres, la beauté et l'efficacité de son verbe. La phrase se développe amplement mais parfois ce rythme s'interrompt brusquement coupé par des insertions courtes et saccadées, le vocabulaire riche et varié, les images originales, les références historiques et artistiques nombreuses. Voici comment il débute sa chronique publiée le 12 décembre 1917 : *« Par les routes douces de l'Italie, croyant devant l'horizon qui s'offre, longer sans cesse le fond des tableaux de Léonard, l'armée française, en colonnes, s'en va marchant… L'ordre règne sur eux, nul étonnement béat, ils regardent, assimilent et vont. Ils s'avancent posément vers ce que l'avenir va proposer à leur courage. »*

Une grande admiration envers les combattants

Dans ses chroniques, Albert Londres exprime toujours sa profonde admiration envers les 'poilus' mais aussi envers les soldats britanniques et ce qui est plus étonnants envers les soldats italiens. L'armée française en Italie est bien organisée, ordonnée, efficace et ses militaires particulièrement courageux. Voici comment il salue leur action valeureuse lors des combats sur le Monte Tomba le 31 décembre 1917 : *« Descendre, remonter, voilà qui est vite dit. Mais sous l'artillerie, la mitrailleuse, la grenade, voilà qui n'est pas fait, et ce fut fait et crânement et cela ne demanda pas dix minutes et ce sont des soldats de l'Allier, de l'Auvergne, de la Haute-Loire qui s'en chargèrent. S'il y a, quelque prochain jour, une expédition sur un point quelconque de la terre, je les rencontrerai encore ces gars du Centre. Après les Dardanelles, Verdun ; après Verdun, l'Italie. Il est vrai que l'on voit de loin du sommet du Puy de Dôme. On voit de loin aussi les Alpes : ceux qui les appuyaient à droite étaient de la Savoie. Vieux défenseurs des montagnes, les Vosges et nos pics célèbres par le sang les connaissent : la Vénétie les connaît à son tour. »*

L'italianophilie d'Albert Londres

Rappelons ici qu'Albert Londres ne partage pas du tout le profond mépris des Français et particulièrement des milieux politiques et militaires qui prennent le soldat italien pour un couard et un joueur de mandoline. La solidarité des tranchées entre combattants alliés a modifié bien des clichés. Le soldat italien peut être courageux, ordonné, discipliné et efficace lors des affrontements. Depuis le désastre de Caporetto, l'opinion publique a changé, l'Italie si hésitante s'est transformée en une lionne blessée prête à tout sacrifier pour la victoire en renforçant le front intérieur et en luttant à mort contre la 'barbarie des boches'.

La population italienne accueille les alliés avec générosité et enthousiasme. C'est un pays qui a civilisé le monde. Albert Londres n'oubliera jamais son passage dans un petit hameau où à l'heure du repas quelques militaires français demandent s'ils peuvent manger dans une ferme. Ils s'installent, mais la maîtresse de maison leur demande d'attendre un peu. Elle les quitte et revient quelques minutes plus tard avant de poser sur la table une nappe qu'elle était allée emprunter à une voisine ! Alors seulement le repas pouvait commencer.

Albert Londres ne peut se lasser de contempler la beauté de l'Italie du nord avec ses paysages qui lui rappellent les tableaux de Léonard de Vinci, avec ses lacs incrustés dans leur écrin de montagnes, avec ses villes à l'architecture magnifique, avec ses petits villages aux toitures roses. On a vu qu'il pleurait à l'idée de Venise menacée. Il apprécie aussi les monuments antiques ou plus contemporains. L'Italie, c'est la terre des artistes.

Son affection pour l'Italie nuit à sa carrière professionnelle, il ose écrire que les accords de paix ont maltraité les ambitions de l'Italie pour devenir une puissance européenne et coloniale.

Il ose reprendre dans un livre la défense de Fiume dans la mouvance du poète Gabiele d'Annunzio. Il n'a pas peur de dire clairement que la politique des dommages de guerre que l'on veut imposer à l'Allemagne ne donnera aucun résultat. A chaque fois, la pression des pouvoirs politiques ou diplomatiques exercée sur les rédacteurs de journaux obtiennent sa mise à l'écart. Finalement cette hargne envers Albert Londres lui sera bénéfique puisqu'il se lance dès 1922 dans les grands reportages d'investigation qui le conduiront à la postérité en commençant par son retentissant reportage sur la condition des bagnards déportés à Cayenne.

François Forray

Annexes

Ces trois textes ont été lus par notre consœur Marie-Claire Bussat-Enevoldsen que je remercie particulièrement.

1 L'ACCUEIL DE L'ITALIE ANGOISSEE
AUX SOLDATS DE FRANCE
Front italien, 29 novembre 1917

Le Petit Journal, 1er décembre 1917

« A l'annonce du désastre, subitement, par tous côtés, nos troupes, qui n'en avaient pas encore assez vu, franchirent les Alpes. Par Vintimille, par Modane, en chemin de fer, en camions, à pied, suivis de leur matériel, tels les émigrants de leurs outils, les poilus de la grande guerre se hâtaient vers le lieu où la voix d'une sœur se faisait angoissée. D'où sortaient-ils ? De Verdun ? De l'Aisne ? Des Flandres ? De quelle boue, de quel feu venait-on de les arracher ?

Ceux qui, ce matin, sous le soleil qui mûrit les oranges, campaient sur la Côte d'Azur ? Quel que soit ce qui les attend, du chemin des Dames à Nice, étonnante aventure, tout de même !

Il est des heures que le soleil n'oublie pas, si tanné qu'il ait le cœur. Ce sont celles où des mains le fleurissent, des yeux l'admirent, des voix l'acclament. L'Italie, ainsi palpitante, a reçu le guerrier horizon. Ici, dégageons la vérité, ne nous contentons pas que de son halo. Tous nous ont ouvert les bras, mais dans le fond de tous, la même sérénité ne régnait pas. La joie de remercier ceux qui viennent vous tendre la main, à l'instant où le pied glisse sur le sol, ne va pas pour chacun sans des retours amers. S'il est des gens qui nous ont acclamés sans penser, il en est d'autres qui ont pensé en nous acclamant. Et ceci est le fait d'un grand peuple. Celui qui n'avait jamais cru avoir besoin de son frère pour continuer sa route ne peut pas être sans une crise de conscience alors que reconnaissant, il se rallie à son aide. Fleurs, baisers, sourires, si tous ceux qu'au passage ont nous a donnés en même temps qu'ils tombaient sur nous avaient pu parler, nous aurions entendu deux voix. La première sortant de la grande foule aurait dit : « France ! on ne peut donc jamais oublier de t'aimer. Vive

toi ! » La seconde montant de petits groupes plus critiques aurait dit plus bas : « Oui, Vive toi ! mais nous pouvions si bien tenir, nous pouvions si bien tenir. »

Ce ne fut pas une défaite militaire, ce fut une défaite morale. Ce ne sont pas les canons qui ont percé le front, c'est la propagande pour la paix qui l'a ouvert, ce n'est pas la valeur militaire qui a cédé, c'est l'illusion pacifiste qui a trahi. Racontons.

L'état psychologique de l'Italie en guerre était personnel. La France qui dès les premières heures d'août 1914 ne forma, d'enthousiasme, qu'une nation unie, ne peut le juger d'instinct.

Alors que partout ailleurs la guerre ravageait, l'Italie, avant d'y entrer, pendant neuf mois, fut à des discussions d'intérieures d'intérêt et d'égoïsme. Nous, nous avons eu à nous défendre, nous y sommes allés d'une pièce, l'Italie avait à attaquer, elle a rejoint ses frontières en se tiraillant. Chez nous c'est l'ennemi qui nous a fait quitter le foyer, en Italie se sont les généreux qui ont persuadé aux autres d'abandonner leur maison. Les autres ont obéi. Le gouvernement pris entre l'impatience des patriotes et la neutralité de la masse, ses devoirs de dirigeant, marchait avec des pieds de plomb. Ces neuf mois de controverse étaient déjà un facteur de dissolution. Un courant d'apaisement en naquit. Les travailleurs de la paix s'y jetèrent et s'activèrent. La propagande commença.

Les saboteurs continuaient de saboter doucement au début, puis le malheur des temps vint leur fournir des outils : le charbon manqua, les vivres, l'argent, les allocations étaient maigres. Les femmes sans savoir plus que leur misère, s'agitèrent : « Il faut que la guerre finisse. » Des lettres arrivèrent au front « C'est trop dur. » Le soldat rentrait triste de sa permission, la Russie lâcha. Sur ce front des Alpes, sur ce front qui entraîna la catastrophe, sur ce front calme depuis longtemps, on ne parlait plus de guerre mais de paix. La réflexion n'est pas toujours le lot des masses, on ne se demandait pas comment on la ferait, il la fallait. On fraternisa. Le front s'ouvrit. La catastrophe éclata. Pour avoir trop voulu la paix, ces malheureux venaient d'allonger la guerre.

Une immense douleur tordit l'Italie. L'orgueil latin surmonta les misères. Notre sœur s'écria : « Il n'est pas possible que je sois déshonorée ! »Ce que nous avions connu huit jours après notre départ en armes, elle le connaissait trente mois après le sien. La foi la saisit et l'illumina. Devant ses troupeaux de réfugiés, elle oublia ses souffrances. « Qu'est-ce que le froid ? Qu'est-ce que la faim ? Ce sont là des errants. » Toute sa résistance lui revint : « Nous irons jusqu'au Pô s'il le fau,t jusqu'aux Apennins. » La Piave leur suffit. Voilà parmi qui sont les nôtres. Ce n'est pas chez des gens qui ont eu peur mais qui ont eu tort seulement. »

2 DANS VENISE MENACEE

Venise, décembre 1917

Le Petit Journal, 18 décembre 1917

« Formidable dans son silence, son obscurité et sa menace, Venise dormait. Il n'était pas tard : huit heures du soir. Le train n'apportait guère qu'une dizaine de personnes. A la sortie de la gare, pour ne pas tomber dans le canal, tel un aveugle, nous tâtonnions de la canne au-devant de nos pas. Une gondole nous prit, nous nous enfonçâmes dans les petits rios. Tous les deux cents mètres, une lanterne verte, n'éclairant pas plus loin que son cercle, versait son feu dans l'eau. Le gondolier poussait de temps en temps son cri de chouette ? Nous avions l'air de procéder dans la plus grande crainte à un enterrement clandestin. Tout à coup, une énorme lueur éclaira le rio.

A travers le damier des rios, nous gagnions les Esclavon et c'était maintenant des lueurs sans arrêt. Les ponts nombreux vers lesquels nous allions, sans les apercevoir, sous le coup de l'éclair, nous barraient subitement la route d'eau, sous le même coup, par pâtés, les habitations sortaient de l'ombre et y rentraient. Colonnades et loggia, au gré de l'artillerie, dansaient par reflet sur la lagune. Depuis des siècles, sous les yeux étonnés de joie des pèle rins, Venise avait brillé par le soleil et par la lune ; cette nuit, c'est la flamme des canons, qui dans le Grand Canal, fait surgir les palais.

La gondole touche au débarcadère d'un hôtel. Il faut sonner longtemps pour se faire ouvrir : évidemment on n'attend personne. Le portier paraît, nous entrons. Cet ancien palais est vide…. Nous longeons le palais des Doges, il est étayé. Sa partie haute étant plus pesante que sa partie basse, il ne faudrait pas que le haut dégringolant entraînât le bas. Voici la Piazetta, rien : seulement nos pas. Voici la place Saint- Marc, rien. Ces grands et magnifiques lieus publics ont l'air de nos salons particuliers où, dogaresques, nous passons. Partout, au fond de la place, sous les arcades, brille une lumière. Celle là n'est pas verte. C'est la première lumière qui ressemble à toutes les lumières. Qu'est-ce ? Une voix s'élève auprès d'elle. C'est une voix qui lit. Une centaine de personnes sont autour. Un jeune Italien lit tout haut le communiqué à ses auditeurs oppressés. La voix sonne claire dans le vide de Venise. C'est fini. Un puissant coup de canon ponctue le dernier mot.

Comme au jour d'un enterrement de première classe, vous passez sous de lourdes tentures noires pour venir saluer le mort; ici, vous saluez les mêmes lourdes tentures et ressentez cette impression mortuaire quand il s'agit de pénétrer dans le restaurant.

Aux tables de la jeunesse, on discute. Ils discutent de problèmes qui passent par-dessus eux, mais qui leur tiennent à cœur. Ils ne supportent pas l'idée que, si les malheurs du temps le voulaient, Venise fût remise sans être défendue. Ces jeunes intellectuels italiens

disent « Un obus sur Saint-Marc, ça ne ferait pas des ruines aussi vilaines que ça. » Ils ajoutent : « Même Venise réduite comme Reims, ce ne serait pas laid. Ce qu'il faut, c'est gagner la guerre. » Hautes pensées, mais qui n'engagent que la générosité….

A vingt kilomètres autour, la lagune s'est faite guerrière. Ce ne sont plus des lanternes, mais des gueules d'acier qui donnent cette fois des fêtes vénitiennes sur l'eau. Pièces de marine montées sur des pontons, canons de campagne, assis sur un petit morceau de terre, comme des crapauds géants coassent sur la Basse- Piave et cela dans le pays le plus fragile du monde, entre Murano, île de la verrerie ; entre Burano, île de la dentelle ! et pour Venise, île de la beauté. Au soir de menace, espère, Venise ! Les Italiens te défendent et dis-toi, il faut bien dire une fois dans cette guerre, même si ce n'est pas entièrement vrai, une parole poétique, dis-toi qu'en reconnaissance de la joie que tu as donnée à leurs nationaux, des Français aussi sont venus mourir pour toi. »

3 LE MONTE GRAPPA OU LE MONT DU JOUR

Front italien, 20 décembre 1917

Le Petit Journal, 23 décembre 1917

« Le Grappa n'est pas qu'un sommet. Le Grappa est un système de monts, avec de nombreuses arêtes, de nombreux pics et plusieurs cols. La première et large masse de terre qui forme l'avancée du Grappa est rayée de nombreux traits superposés et audacieux. C'est la route fantastique que la jeune Italie, successeur de Rome, comme un immense éclair a jeté sur cette pente. Prenons-la. Ne croyez pas qu'elle soit dégagée. Les grands boulevards, en temps de paix, ne sont pas encombrés autant. Ce n'est pas le même monde. Des camions avec une adresse digne du cirque, montent et descendent vivement.

Sans hésitation, les chauffeurs conduisent leur machine. Des cols à la plaine, chaque jour, ils accomplissent ainsi leur travail de sang-froid et avec courage. Ce sont des jeunes hommes sans peur, admirons-les. Et voilà des canons, il en est qui montent, il en est qui descendent. Le cheval n'étant pas assez sûr le long de ces abîmes, ce sont les hommes qui les descendent. Les artilleurs accrochés à leur pièce, la guident et la retiennent. Visions de vielles gravures en pleine guerre moderne. Montons. Camions, autos, canons, régiments, tout serpente au flanc du Grappa. La défense de l'Italie, aujourd'hui, se concentre là. Dans toutes les villes du royaume, du sud au nord, la population avec anxiété, attend le soir pour connaître le communiqué.

Voilà le sommet, le seul point blanc, son capuchon de neige est ajouré par les trous d'obus. Les fusants éclatent autour de la madone. Les batteries amies beuglent dans les défilés. Entre ces pics, le son traîne avec un bruit de lourds wagons. Le Grappa est en action. Montons encore, ce n'est pas là que, présentement, se passe le drame, il est à gauche de la madone. Nous sommes bien à un col, un autre le précède. Regardez, de ce pic là, vous l'apercevez. C'est le col de la Beretta. Là, entre Allemands et Italiens, furieusement, se joue la partie. »